L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No 73, rue de Chartres. — NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 10 DECEMBRE 1863. — Entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS ;
JEUDI MATIN, 10 DECEMBRE.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par R T Montgomery—Au magasin d'encan, rue du Camp, 175 balles de coton;

Par E. Roger & Co—3 leurs salles d'encan, marchandises sèches, linge fait, chapeaux et chaussures,

Par W. P. Vincent—à son magasin d'encan, marchandises sèches.

Par D. E Murphy—au magasin de MM. A D Grieff & Co, Nos 42, 30 et 32, rue de la Vieille Levée, 2me district, groceries.

Par F F Trichard, à 10 heures, à son magasin d'encan, rue Gravier, No 43, coin de vis, tabac, groceries et provisions

Par J P Boisseau, à onze heures, au coin des rues Magazine et Gravier, jambons, fromage, huile de charbon.

Par E T Montgomery—A onze heures, au pied de la rue Toulouse, maïs en épis.

Par Wm P Vincent, à 10 heures, à son magasin d'encan, No 64, leinge Zéphir, corsets et coton écru.

Nouvelles par la voie du Sud.

(Extraits des journaux de Mobile et d'Atlanta.)

La Chambre des Représentants de la Georgie a passé un bill qui déclare acte de félonie, punissable des travaux forcés au pénitencier de deux à cinq ans, le fait d'avoir donné refuge à un déserteur de l'armée ou de la marine confédérée.

Le général Wharton a été nommé major général.

Le lieutenant général Polk a pris le commandement des prisonniers mis sous parole à Port Hudson et à Vicksburg. Les hommes sont maintenant au camp d'Enterprise, Mississippi, sujets à être appelés au service aussitôt qu'ils seront échangés.

Le gouverneur Clark, du Mississippi, a envoyé un message spécial à la Législature, recommandant l'organisation immédiate d'une force d'Etat de 2,000 hommes de cavalerie et d'artillerie pour la défense spéciale de l'Etat et aussi la réorganisation de la milice. Ses recommandations seront prises en considération et mises à effet.

L'hon. J. W. C. Watson est le nouveau sénateur du Mississippi à la place de l'honorable James Phelan.

Le juge R. W. Walker, de la suprême Cour de l'Alabama, a été élu sénateur des Etats Confédérés pour cet Etat.

Cent vingt-sept chirurgiens confédérés, 4 blessés, sont arrivés de Richmond.

Approvisionnement du général Burnside.

Un correspondant de l'Atlanta *Register*, à Little Tennessee River, dit que le général Wheeler a intercepté une lettre de l'adjudant en chef du général Burnside où il est dit qu'il ne reste seulement des rations pour dix jours, et qu'après cela, Dieu seul sait d'où les vivres pourront venir.

Le Knoxville *Chronicle* du 21 dit qu'on a semé de Georgie une grande quantité de froment dont la majeure partie, déjà levée, a une fort belle apparence.

Sur les six délégués congressionnels, élus par la Caroline du Nord, il se trouve 9 nouveaux membres.

Abondance de vivres.

Une lettre de Columbus, Georgie, du 15 novembre, parle ainsi des récoltes de la Georgie et de l'Alabama :

"Ce pays, dit-il à Mobile, semble gémir sous le poids des immenses récoltes de maïs et de blé, ramassées dernièrement. Deux notre course, au haut de l'Alabama, de Mobile à Montgomery, les rives se présentaient à nous sous l'aspect de deux champs non interrompus de maïs mûrissant que, avec des pauses temporairement, mais sûrement construites, pour garder la dîme du gouvernement, à chaque point où un bateau peut atterrir et ces pointe se sont certainement pas à plus d'un mille de distance les une des autres. Une liste des débarcadères que j'ai faite en montant contient 350 noms. Pour ce pays ne devrait mourir de faim avec de pareilles récoltes.

"Le gouvernement, dit-on ici, n'aura qu'à venir et à vendre quand il taxe en nature aura été levé. Jamais, dans les temps de paix, je n'ai vu les tables d'hôtes mieux servies en viandes et en légumes, et dans beaucoup d'endroits on trouve de tout à l'exception de café, de thé et de sucre. Les habitants de ces endroits avouent qu'ils auraient fort peu de la guerre, et ce n'est par les chiffres de lire qui leur manquent, par la hausse des prix et la levée forcée et occasionnelle d'une bonne paire de chevaux."

Le Columbus *Enquirer*, Gie, dit que les planteurs environnant avec empressement le dixième de leurs récoltes pour le gouvernement. Un grand entrepôt est ouvert pour la réception des lots et l'activité qui règne pendant le jour fait réellement penser à continuer. Le bruit continuel des wagons qui déchargent et souvent ils sont rangés en ligne attendant leur tour.

Le Raleigh *Standard* a entendu parler d'un nègre esclave qui a cité dans les lignes de l'ennemi depuis le début de la guerre et qui a payé à sa maîtresse la somme de $3000 gagnées par son industrie, ne se réservant de cette somme que ce qui faire face à ses propres dépenses.

L'hon Richard W. Walker nouveau sénateur confédéré de l'Alabama, est le frère de l'ancien secrétaire de la guerre et de Percy Walker membre du vieux Congrès. Il a été lui même membre de la Législature de l'Etat et orateur, membre de la Cour Suprême, membre de la convention sécessionniste en 1861 et de la convention qui forma le Congrès provisoire. M. Walker, après avoir été whig jusqu'en 1853, fut alors parti de l'opposition démocratique contre le parti Know Nothing. Il fut ensuite démocrate et sécessionniste. C'est un homme fort distingué par le caractère et le talent.

INTERDIT MINIER DE L'ALABAMA

(De Selma Dispatch)

Les [illegible] de Brug vers la ligne de la Georgie, aient avoir pendu l'exploitation de toutes les grandes mines et usines du Tennessee et du Nord de la Georgie, et nous n'avons plus que les minerais de l'Alabama et de la Caroline du Nord, puisque les usines de l'Ouest de la Virginie, nous ont été enlevées dès le commencement de la guerre.

L'Alabama, bien que riche en minerais de tout genre, n'avait manqué ni d'énergie et de l'esprit d'entreprise nécessaires pour développer ces vastes richesses.

Par le choix de W. R. Hunt pour exploiter ces intérêts importants, le département de Richmond a eu assez de sagesse pour choisir des officiers très plus énergiques et les plus intelligents.

A son activité et à sa persévérance, l'Alabama et la Georgie devaient d'avoir pu répondre à toutes les demandes de nos armées et de notre porte de sortie. Il y a 2 ans, l'Alabama, beaucoup de gens disent et croient que Charleston depuis longtemps aurait été forcé de se rendre, sans les efforts incessants aux quels le major Hunt a été forcé pour fournir aux fonderies et aux arsenaux toutes les matières qui leur sont nécessaires.

Quand la guerre finira, l'Etat de l'Alabama sera, sans aucun doute, signalé au monde, de tous les Etats confédérés comme le plus riche en ressources minérales.

Le steamer Creole.

Le steamer de la malle des Etats Unis Creole, capitaine John Thom son, part ce matin à 8 heures pour New York directement, avec un fort chargement. $100,000 en espèces et les malles des E. U.

Voici la liste de ses passagers :

M Joseph sa dame et 2 enfants, Mr G H Offmann, N Davison, Miss Ellen Humphreys et son fils Mr Thompson et sa dame, J Colon, Mme Leonora Ferrand, Dr Segrin, Mr M Cooper.

Bonbons et chocolats.—Nouvel signalons

aux personnes qui ont des étrennes à donner, l'annonce de M. D. Lopez, rue de Chartres 89. Voulant soutenir définitivement la vogue que son magasin a acquise depuis plusieurs années, il a fait venir de France un immense assortiment de cartonnages de luxe, d'une extrême fraîcheur et du meilleur goût. Pour remplir ces jolies boîtes on trouvera chez M. Lopez des bonbons fins assortis et des chocolats pralinés ou à la crème qui ne le cèdent en rien à ceux de fameux Marquis de Paris. Une visite à l'établissement de confiserie de M. Lopez après la 12 courant convaincra les personnes les plus difficiles que nos éloges n'ont rien d'exagéré.

Chasseurs — Madame P Rot a transféré

son magasin de chaussures, pour dames et enfants, au No 108 de la rue du Canal, près Baronne On y trouvera constamment ce qu'il y a de mieux en la place.

Drogues — M. Bernard Turpin, 92 Vieille

Levee, vendra à l'amiable une facture de chloroforme, quinine, morphine, &c. Voir l'annonce.

Réunion des chambres

Dans divers Etats européens.

L'ouverture des chambres prussiennes a eu lieu le 9 novembre. Voici un passage du discours du roi relatif à la politique générale :

Politique générale. — Messieurs, nous nous trouvons dans un temps troublé, peut être au seuil d'un avenir encore plus troublé. C'est donc de la manière la plus pressante que je vous invite à entreprendre la solution de nos questions intérieures, avec la sérieuse volonté d'amener une entente. Ce but ne saurait être atteint qu'à la condition que le pouvoir royal indispensable à la monarchie prussienne puisse conserver intact et que, dans l'exercice de vos droits constitutionnels vous m'aidiez à remplir mes devoirs de souverain.

Nous avons à travailler en commun pour l'honneur et pour le bien de la patrie. C'est à cette tâche que mes efforts sont invariablement et exclusivement consacrés, et, rempli d'une confiance inébranlable dans la fidélité de mon peuple, j'espère accomplir cette tâche de manière à pouvoir en répondre devant Dieu.

Dresde, 9 novembre.

Aujourd'hui le roi de Saxe a ouvert les Chambres. Le discours royal annonce une amélioration des appointements des fonctionnaires, un dégrèvement des contribuables. Sa Majesté attend de la conférence donnaire de Berlin une entente générale au sujet du traité de commerce avec la France et le maintien du Zollverein. Il espère que le but de l'acte de réforme fédérale sera atteint sur la base déjà conquise par la voie des négociations, et il promet qu'il sera procédé à l'exécution fédérale dans le Holstein.

Bruxelles, 10 novembre.

Le roi a fait aujourd'hui l'ouverture de la session au milieu des vives acclamations de l'assemblée et des tribunes. Sa Majesté paraissait joyeuse et en santé.

Le discours royal n'a rien de politique, c'est un discours d'affaires. Il annonce l'explication générale des tarifs de douane déjà partiellement mis en vigueur et un nouvel abaissement de certains droits.

Francfort, 9 novembre.

La Diète germanique a résolu de porter à la connaissance des souverains allemands la lettre de l'Empereur des Français qui les invite à un congrès.

La Diète a chargé, en outre, un comité composé de cinq membres, de faire un rapport sur la décision à prendre.

Berne, 9 novembre.

L'Empereur des Français a invité par une lettre autographe le conseil fédéral suisse à prendre part à un Congrès ayant pour objet le règlement des questions européennes.

Copenhague, 12 novembre.

L'intérêt d'invitation pour le Congrès dont nous en parle Danemark est arrivé cet avant hier. *La Berlingske Tidende* dit que la nature même des choses veut que le Danemark réponde par une acceptation.

On lit dans la *France* :

Une circulaire aux agents diplomatiques français à l'étranger, et relative à la convocation du congrès, a été expédiée par le ministre des affaires étrangères, en même temps que la lettre de l'empereur.

LES REPONSES DES SOUVERAINS

Au projet de congrès européen.

Nous lisons dans la *France* du 11 novembre :

Il n'est pas exact, comme l'ont annoncé prématurément quelques journaux, que des souverains aient déjà fait connaître leurs sentiments au sujet du congrès. Ce qui est certain, c'est que le discours impérial a généralement produit dans les cours des souverains auxquels il a été adressé, l'impression la plus favorable.

On ne doute pas de l'adhésion du plus grand nombre à la proposition si éminemment pacifique de l'empereur, mais jusqu'à ce jour aucune adhésion officielle n'a pu parvenir au gouvernement français.

La *Patrie* du 13 novembre publie les renseignements suivants sur le conseil de cabinet tenu à Londres le 12 :

On nous mande de Londres qu'un nouveau conseil de cabinet auquel étaient présents tous les membres du ministère, a été tenu hier à la résidence officielle de lord Palmerston.

La question soumise à l'examen du conseil était la réponse à faire au nom de la reine Victoria à la Lettre impériale.

La majorité du cabinet aurait provisoirement décidé que le gouvernement de la reine accepterait conditionnellement la proposition de l'empereur dans les termes où elle a été faite, c'est à dire comme une ouverture à des arrangements ultérieurs.

Après cette réponse, le cabinet de Saint-James préciserait les questions dont l'examen lui semblerait devoir être porté à l'ordre du jour d'un Congrès, et les limites dans lesquelles l'assemblée projetée pourrait fixer les droits et devoirs des puissances continentales primitivement liées par les traités de 1815.

CHRONIQUE LOCALE.

NOUVEAU SÉNATEUR—Le Dr. Beach, depuis nombre d'années coroner de la paroisse d'Orléans, a été remplacé, hier, par le Dr. Zeiser, qui est entré immédiatement en fonctions et annonce les enquêtes suivantes :

—Sur le corps d'Antonio Lopes, portugais, au No 811 de la rue de l'Union, Troisième District; Verdict, phthysie pulmonaire. Le défunt avait trente ans.

—Sur le cadavre de Tapley White, h. c. i., au No 56 de la rue Gasquet. Verdict, pneumonie. White avait trente trois ans.

ARTICLES TROUVÉS — Les officiers Miller et Mowberry ont trouvé, hier, au No 301 de la rue Bourgogne, une grande quantité d'articles volés récemment dans le magasin de M. Nelson Mauretche, à l'angle des rues Bourgogne et Bernparts.

COUR PREVOTALE — *Juge Atocha* — John Green, nègre, Ida Nelson, sage femme de couleur et Anna Castello, ont été traduits devant le juge Atocha à la demande de Dr. Pigneat (de l'hôpital de la Presse du Sud) qui les accusait d'avoir des articles appartenant à des particuliers et au gouvernement. — Ida a été de suite renvoyée à la plainte. Un revolver et un pistolet ont trouvés dans la chambre des deux autres accusés ont été confisqués, après quoi le magistrat a ordonné une mise en liberté.

P Darlin, soldat du 9me régiment du Connecticut, a été condamné à deux ans de travaux à Tortugas pour avoir volé quarante-deux piastres à un homme et un revolver dans la tente d'un sergent.

CONTREFAÇON DE BILLETS DE LA VILLE.— On a vu une contrefaçon de billets de trois piastres de la ville, du 24 octobre 1862, et comme les contrefacteurs en ont peut être mis en circulation, il est bon que le public en soit averti.

L'imitation n'a que la signature du contrôleur, laquelle est étampée et non écrite ; dans le coin inférieur de gauche, il y a un espace d'un quart de pouce entre la boîte de coton et l'ornement en fer tandis que sur la contrefaçon l'espace n'est qu'un sixième de pouce. On voit, sur le billet contrefait, au-dessus de l'anneau, beaucoup de lignes qui ne se trouvent pas sur le bon billet. Sur ce dernier, les bouts de la cravate du matelot sont très pointus ; c'est le contraire sur l'imitation.

Il n'est guère possible de se tromper si l'on examine les billets avec attention.

EDITION D'HIER SOIR.

Le Congrès des Etats-Unis.

Suivant les suppositions de la *Tribune* de New York, le vote des Etats frontières à la Chambre sera de 15 pour l'administration et de 14 contre ; le vote des Etats libres sera de 86 pour et de 70 contre. La *Tribune* conclut de là que l'administration l'emportera dans les élections pour la place d'orateur et pour les autres offices de la Chambre par une majorité de 17, majorité suffisante pour les travaux de la session, quand même il y aurait bien quelque léger mécompte provenant de causes imprévues.

Un autre journal de New York croit qu'eu égard à la dissolution des anciens partis, ou à leur mobilisation tout au moins, aucun parti actuel ne peut compter sur une majorité positive dans le nouveau Congrès et que cette assemblée sera plus conservative que la précédente, pendant que ses membres exerceront une plus grande indépendance personnelle et jouiront d'une plus grande latitude pour discuter toutes les questions.

Le New York *Sun* à l'égard de ce nouveau Congrès se livre aux réflexions suivantes :

La session prochaine sera probablement très agitée. Les vieilles organisations politiques se bouleversent tellement qu'aucune ne pourra compter sur une majorité décisive dans des questions purement de parti De fait, les anciens partis doivent être considérés comme morts. Les Républicains ont abandonné leur nom, et sont réduits à n'être désignés par un autre, et qu'aux à la démocratie, il serait difficile de lui attribuer encore les principes qui ont fait triompher si longtemps. Elle est, au contre, affaiblie par son détint de sympathie pour les insticts de travail libre du peuple, qu'elle a sacrifié pour faire une alliance ruineuse avec l'esclavage. Si la démocratie avait eu le courage, au commencement de la guerre, et aussi la sagacité d'en finir avec le passé et de se conformer à la logique inexorable des événements, elle serait aujourd'hui, sans aucun doute, le pouvoir gouvernant de la nation. Comme aucun parti ne peut espérer une majorité dans le prochain congrès, il sera nécessairement plus conservateur que celui qui l'a précédé.

De grandes et d'ébouvantes questions seront probablement plutôt résolues d'après leurs mérites que d'après les vues concertées des politiciens. Cette situation procurera aux membres plus d'indépendance et de liberté dans les débats. Les questions de discussion et de législation seront plus intéressantes et importantes qu'elles ne le seront jamais dans un corps délibérant les représentants des Etats du Nord. La guerre et la paix, les investigations sur la conduite de la guerre, les finances nationales et la circulation du papier, la révision de l'acte de conscription, et la politique étrangère du gouvernement se trouvent qu'une partie des matières que le Congrès aura à traiter. En attendant, ce sera l'ardent désir de tout Américain loyal que le Congrès nouveau soit animé d'un esprit vrai de patriotisme et montre une résolution unique d'élever au tête au dessus de la boue des partis, pour n'ambitionner que la récompense due à l'accomplissement fidèle et honnête de ses devoirs.

NOUVEAU PLAN DE PACIFICATION.

Nous trouvons ce qui suit dans une correspondance de Washington :

Nous avons en ici une réunion d'hommes politiques éminents, et le bruit court qu'on les a convoqués à une consultation qui doit être tenue sur certaines propositions de paix envoyées indirectement à Washington de Richmond. Ces propositions seraient, dit-on, au moins de nature à pouvoir dix ans, avec le plan de Calhoun, constituer un un double pouvoir exécutif, avec des forces réunies de terre et de mer, des représentants communs à l'étranger, des arrangements postaux, des lois pour les brevets et un système unique de poids et mesures. Tous les neuf ans le peuple des Confédérations du Nord et du Sud voterait pour décider si l'arrangement serait renouvelé pour une autre période de dix ans—ou si l'Union serait rétablie ou si, au contraire, une séparation complète aurait lieu.

UN COMPLOT POUR BRULER LA VILLE DE RICHMOND.

(Du Richmond *Examiner* du 24.)

Un complot pour libérer les prisonniers, assassiner les gardes, et incendier Richmond a été éventé par un prisonnier yankee et une investigation ayant été immédiatement opérée, il a été constaté que le complot existait réellement et que s'il n'a pas été exécuté, c'est qu'il a été découvert à temps.

Les premières révélations furent faites le 27 octobre, et renouvelées le 31. On acquit de nouvelles preuves en novembre. Bientôt après le complot fut jugé assez sérieux pour qu'il fut arrêté avant qu'il aboutit à un résultat. On l'a opéré de manière à prouver aux 10,000 ou aux 12,000 conspirateurs que leur jet était dans nos mains et que les autorités commandant la situation.

Il est très positivement affirmé que le commandant yankee de la forteresse Monroe était dans le secret des conspirateurs, qui devaient recevoir un secours très efficaf d'hommes qu'on voit tous les jours, sans qu'on les connaisse, dans les rues de Richmond.

Heureusement pour la Confédération, les découvertes qui ont suivi le dénouement ont fixé les yeux d'argus du gouvernement sur ces hommes et aussi vrai que la lumière vient après les ténèbres, ils seront un jour dévoilés et pendus entre le ciel et la terre au camp Lee.

Le général Foster, commandant le département de la Caroline du Nord et de l'Est Virginie, avait, sans aucun doute, connaissance du complot et il avait promis aux conjurés de les assister avec une force de cavalerie pour protéger les prisonniers ainsi libérés et leur donner des armes afin qu'ils pissent s'ouvrir un chemin vers la forteresse Monroe.

Le complot, ainsi qu'on l'a appris plus tard embrassait la destruction des arsenaux, des usines du gouvernement, des ponts sur le James, des munitions et du chantier de marine de Rockett

Nous ne voulons pas faire croire que ce programme destructeur eut peut être mis tout entier à exécution, mais nous félicitons les citoyens de Richmond d'avoir échappé aux scènes épouvantables et sanglantes accompagné l'exécution du plan des conjurés.

Peu de cœur qui dorment chez eux tranquillement la nuit connaissent cette conjuration ou révèlent même qu'un démon volcanique, sommeillant dans leur sein, attendait le signal pour brûler les barrières militaires et éclater dans la ville en y propageant les flammes et en versant le sang.

Grâce à une intervention providentielle, les autorités avaient mis prix leurs précautions et le jour et la nuit, où une pareille révélée eut pu avoir lieu, sont passés.

THEATRE DES VARIÉTÉS — On joue en soir au Théâtre des Variétés *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet, traduit en anglais. Comme cette pièce a été jouée en français au théâtre de l'Opéra, il y a trois ans, j'irai intérêt de la voir représentée en anglais. M. Laurence Barrett, qui remplira le rôle du jeune homme pauvre, est un comédien de talent.

Autres nouvelles du Mexique.

BRUIT DE LA REPRISE DE PUEBLA

Le Picayune nous annonce qu'il a appris d'une source digne de toute confiance, mais qu'il ne daigne pas nous faire connaître, que le bruit de la reprise de Puebla par les bandes juaristes était confirmé par des avis reçus par la goélette *Henry Ward*, arrivée de Vera-Cruz dans le fleuve.

Il n'y aurait rien d'impossible au fait de la prise de Puebla, surtout s'il est vrai qu'il n'y eût qu'une faible garnison, mais nous devons faire remarquer que c'est la troisième fois, au moins, qu'on nous annonce cet événement, et comme cette fois pas plus que les deux autres on ne nous fait connaître l'origine de la nouvelle, il nous sera encore permis de la mettre en doute, et de ne pas ajouter foi aux autres renseignements provenant de la même source Voici, sous ces réserves, les détails donnés par le *Picayune*

Il n'y a pas eu de résistance à Puebla, les troupes françaises étant très peu nombreuses et ce retirant devant les généraux Berriozabal et Negrete, qui ont occupé la place avec 6,000 hommes. Le général Forey Dias était parti avec 4,000 hommes pour rejoindre Berlozabal, et une division de troupes devait aussi être expédiée d'Oajaca, pour Puebla.

Pendant ce temps le général Comonfort s'était fatigué d'attendre une attaque française et marchait sur Queretaro ou Mexico à la tête de 20,000 hommes Les généraux Braga, Doblado et Gonzales Ortega commandant des divisions sous ses ordres (ceci est en contradiction formelle avec les nouvelles reçues de Mexico du 14 novembre)

Les routes sont généralement au pouvoir des guérillas et les convois français ne peuvent passer qu'avec une forte escorte.

Des avis particuliers de Tampico, d'un neutre, représentent la garnison française comme étant en état de siège. On ne pouvait rien se procurer du dehors, pas même une banane. Les Français ont perdu 800 hommes, par la fièvre jaune qu'ils ont apportée de Vera Cruz. Les habitants ont eux-mêmes beaucoup souffert de l'épidémie introduite au milieu d'eux.

NOUVELLES DE MATAMOROS.

Nous trouvons dans les journaux de la Havane les nouvelles suivantes :

Les goélette anglaise *Highland* était arrivée à la Havane le 29 novembre, venant de Matamoros, d'où elle était partie le 17 avec une cargaison de coton. Tout y était tranquille, et le marché était animé. Un grand nombre de navires y chargeaient du coton pour New York et pour Bourgogne, une grande quantité d'articles volés récemment dans le magasin de M. Nelson Mauretche, à l'angle des rues Bourgogne et Bernparts.

COUR PREVOTALE — *Juge Atocha* — John Green, nègre, Ida Nelson, sage femme de couleur et Anna Castello, ont été traduits devant le juge Atocha à la demande du Dr. Pignet (de l'hôpital de la Presse du Sud) qui les accusait d'avoir des articles appartenant à des particuliers et au gouvernement. — Ida a été de suite renvoyée à la plainte. Un revolver et un pistolet ont trouvés dans la chambre des deux autres accusés ont été confisqués, après quoi le magistrat a ordonné une mise en liberté.

P Darlin, soldat du 9me régiment du Connecticut, a été condamné à deux ans de travaux à Tortugas pour avoir volé quarante-deux piastres à un homme et un revolver dans la tente d'un sergent.

CONTREFAÇON DE BILLETS DE LA VILLE.— On a vu une contrefaçon de billets de trois piastres de la ville, du 24 octobre 1862, et comme les contrefacteurs en ont peut être mis en circulation, il est bon que le public en soit averti.

L'imitation n'a que la signature du contrôleur, laquelle est étampée et non écrite ; dans le coin inférieur de gauche, il y a un espace d'un quart de pouce entre la boîte de coton et l'ornement en fer tandis que sur la contrefaçon l'espace n'est qu'un sixième de pouce. On voit, sur le billet contrefait, au-dessus de l'anneau, beaucoup de lignes qui ne se trouvent pas sur le bon billet. Sur ce dernier, les bouts de la cravate du matelot sont très pointus ; c'est le contraire sur l'imitation.

Il n'est guère possible de se tromper si l'on examine les billets avec attention.

FEUILLETON.

L'HOTESSE DU CONNETABLE.

HISTOIRE DU TEMPS DE FRANÇOIS 1er

LE CAPITAINE JONAS.—Suite.

Diane resta, et fut en un instant entourée par le reste des archers. Toutes les mains s'étendirent à la fois vers elle.

—Voyons si elle est aussi jolie qu'elle le paraît, dit un autre en cherchant à arracher à Diane le masque qui l'avait protégée jusqu'alors contre les regards insolents de ces hommes.

La comtesse frémit sous ce contact et porta la main à son loup en poussant un cri d'épouvante et d'indignation. A ce cri de détresse, une flamme passa sur le pâle visage de Didier. Il retourna la tête, et dans ce mouvement il perdit sa garde.

Jonas pouvait se fendre d'un coup droit et le percer d'outre en outre, mais il n'en voulut rien faire, car il n'avait au fond du cœur aucun mauvais dessein contre ce jeune et brave gentilhomme, et s'il l'avait provoqué, ce n'était certes pas pour le tuer.

—A vous celle là, mon camarade! lui cria-t-il, pour le rappeler à la parade.

Didier avait hâte d'en finir. Il voulait venir en aide à Diane, qu'il voyait se débattre au milieu des archers.

Froissant vigoureusement du fort au faible la lame de son adversaire, il fit voler son épée à trois pas.

Les archers, craignant sans doute que le gentilhomme, emporté par la colère ne frappât, contre toute règle reçue, son ennemi désarmé, abandonnèrent la jeune femme, et tirant leur épée ils se ruèrent sur Didier tous ensemble.

Mais lui, s'adossant contre les chevaux pour ne pas être entouré, tint bravement tête à toute la bande.

Mme de Montchenu, en présence du danger qui menait le jeune homme, s'était jetée toute éperdue dans les bras de M. de Bourbon.

—Au nom de notre seigneur Jésus! protégez-nous et sauvez le de la fureur de ces soldats.

—Ne t'ai-je jamais imploré du même ton, dit-il. Rassurez-vous donc, madame.

Il se jeta hardiment entre Didier et les archers.

—Arrière, vous autres! leur cria-t-il d'une voix impérieuse, tant que votre capitaine sera debout, vous n'avez pas le droit d'intervenir Jonas, ajouta t-il, donnez donc ordre à vos hommes de remettre leurs épées aux fourreaux. Il s'agit ici d'une affaire personnelle entre vous et ce gentilhomme.

—Arrière, vous autres! dit Jonas, et ne bougez pas qu'on ne vous le dise.

Les archers, en soldats habitués à la discipline, s'empressèrent d'obéir.

—Monsieur, continua le Guscon en s'adressant à Didier, je vous félicite de votre adresse à l'escrime, et j'espère que vous ne me refuserez pas une revanche dès que vous serez sorti de prison. D'ici là, je vous en supplie, ne vous battez pas pour personne, ce qui serait bien pour me réserver cette faveur. En attendant, mon gentilhomme, remettez moi votre épée, car, au nom du roi, je vous arrête

—Mon épée, répartit Didier, venez donc la prendre. Et, reculant d'un pas, il se mit en défense.

—Monsieur le capitaine, interrompit Diane en se dressant de toute sa taille, avant de demander à ce gentilhomme son épée, sachez au moins pour qui nous sommes.

Et arrachant son masque,

—Prenez garde, monsieur, nous ne sommes pas de ces gens auxquels on peut impunément faire offense. Je suis, moi, la femme de messire Martin du Bellay, maître d'hôtel du roi, l'un des plus fidèles serviteurs de Sa Majesté, et ce gentilhomme est son neveu.

—Sang-Dieu! dit le Gascon, si j'avais la certitude que vous tiniez en effet Mme la comtesse de Montchenu, dont le mari est connu, je m'incinerais devant ce titre, et il me resterait plus qu'à vous prier d'agréer une très humbles excuses. Mais, mordi, madame, cette preuve me manque, et je me vois contraint de dire pour la troisième fois à ce gentilhomme : Monsieur, rendez moi votre épée!

—Jamais! répondit Didier

—Sangre, cap de bious! que d'un mot, je puis vous faire désarmer par mes hommes.

—Ils ne tueront pluto!

—Mon Dieu! monsieur, s'écria Diane, en se jetant devant Didier, cette preuve que vous me demandiez tout à l'heure, je puis vous la donner en ce moment. Vaudrez vous bien faire quelque escorte jusque à notre manoir, et alors

—Impossible, madame, de retourner sur nos pas, dit Jonas, nous n'avons perdu que trop de temps déjà.

Mais vous, messieurs, continua la comtesse en attachant sur le duc et son compagnon des regards suppliants, ne refuserez-vous aussi de nous accompagner jusque au château! Mme de Montchenu serait si heureuse de pouvoir vous remercier lui même de cette généreuse protection que vous nous avez accordée!

—Nous y consentirons volontiers, madame, si nous n'avions pas rendez-vous cette nuit même à Grenoble, et si surtout nos chevaux n'étaient pas si fatigués.

—Oh! qu'à cela ne tienne, messieurs, reprit Diane avec un délicieux sourire. Ce donjon que vous voyez là bas, derrière ce grand rideau de peuplier vert, c'est le château du comte Auvrieu, de vous y louvre, messieurs, vous y trouverez non seulement cordial accueil, mais encore des chevaux frais, qui, et vous les laisserez faire, sauront vous aider à rattraper le temps que vous aurez bien voulu nous sacrifier.

—Madame, il est un obstacle que vous n'avez pas prévu.

—Un obstacle! lequel?

—C'est qu'il nous serait impossible de vous accompagner tous que ce gentilhomme ne nous remit son épée.

Didier releva la tête. Aussitôt l'éclair qui étincelait dans ses yeux s'éteignit. Il se sentait encore une fois irrésistiblement attiré vers ce cavalier qui l'avait déjà sauvé par la distinction de ses manières, par son regard net et franc, par son sourire affable. Alors s'inclinant devant lui,

—Voici mon épée, monsieur, dit-il, et c'est de grand cœur que je me constitue votre prisonnier.

Devant cette concession imprévue, les archers firent éclater leur joie par des battements de mains.

—Maintenant, madame, dit le duc, nous sommes prêts à vous suivre.

Et il remit à Moncheron l'épée que venait de lui confier Didier.

—Merci, monsieur, reprit Diane, en tendant un cavalier un main de patricienne.

Le bac touchait en ce moment.

Les archers sautèrent à terre en trébuchant.

—Maintenant, marche arrière, dit Pompérant au passeur.

Celui ci changea brusquement de main et fouas se le tour vers l'autre rive.

Il n'avait pas reculé de deux brasses que Goulard et Fauxbeau, qui la lutte avait fait jusque là, tout instant, arrivaient toute d'haleine et tombaient entre les bras des archers. Sur un signe de Jonas, les deux paresseux doubles, malgré leurs protestations et leurs cris, furent garrottés et bâillonnés pour être dirigés sur Vienne, où ordre avait été donné de conduire tous ceux qui paraîtraient suspects. Pendant qu'on vent projeter poursuit rapidement le bac vers la rive, que Fauxbeau et Goulard maudissent saint Hubert et sa patronne, et que Jonas faisait des vœux pour le salut de M. de Bourbon, Diane pensait aux heures de bonheur et d'amour qu'elle était promise et qui s'évanouissaient comme un songe.

Didier rêvait à Clotilde, qu'il croyait avoir quittée pour deux jours, et qu'il allait bientôt revoir.

Moncheron frémissait en pensant à Chevrette, dont il redoutait la nature expansive, et il craignait que sa surprise, à la vue de son maître, ne se traduisît, comme de coutume, en larmes entremêlées d'éclats de rire.

Et M. de Bourbon murmurait tout bas à l'oreille de M. de Pompérant :

—Ne t'avais je pas dit que le premier courtisan que nous rencontrerions serait notre hôte aujourd'hui.

C'est en faisant ces réflexions que la petite troupe arrivait aux fossés du manoir.

L'HAMÇON.

Le comte Aurélieu Marin de Montchenu, escorté de son majordome Bernard, parcourait un vaste château, donnant à chacun ses ordres, comme un général d'armée à la veille d'une bataille décisive.

Veneurs, pages, piqueurs et palefreniers, cuisiniers et laveurs d'écuelles, tous allaient et venaient avec une fiévreuse activité.

Le vieux manoir offrait en ce moment l'aspect d'une ville prise d'assaut et livrée au pillage.

On entendait que blêmens d'agneaux et cris de volailles étranchées. Un coup d'œil de quelque d'innocens chevreuils tenus en réserve dans les fossés verdoyans du château. On grillait tout vifs des pourceaux qui poussaient des grognemens affroyables. Les victimes tombaient tour à tour sous le couteau sanglant des cuisiniers

Mme de Montchenu ne reculait devant aucun sacrifice pour recevoir dignement son maître ; il eût brûlé sans sourciller bahuts, meubles et créémens, si le bois eût fait défaut, plutôt que de laisser le feu manquer à la broche.

Depuis plus d'une heure, son majordome le savait avec ébahissement, sans comprendre quelle cause mystérieuse avait transformé ce gentilhomme parcimonieux en prodigue et fait épanouir sur son front, d'ordinaire inquiet et soupçonneux, le calme et la bénitude.

Cette cause simplement au brusque départ de Mme Diane qu'il fallait attribuer prodige.

Depuis qu'il la savait à l'abri des redoutables galanteries de François Ier, il se sentait en effet soulagé d'un poids énorme, la confiance que lui inspirait l'assaut vertueux de sa femme avait pris tout à coup des proportions gigantesques, et il riait intérieurement des folles terreurs que la jalousie avait allumées dans son cœur au seul avis de la prochaine venue du roi.

Cependant, à mesure qu'on approchait du moment où le soir lentement modulé retentit du haut des murs du manoir.

Le guetteur signalait l'approche d'une cavalcade qui venait de s'engager dans la longue avenue

Le comte Aurélien tressaillit de joie et d'orgueil.

Ne doutant pas que le visiteur annoncé ne fût François Ier, il endossa à la hâte un magnifique pourpoint de velours vert brodé d'argent, fit ranger sa cour en double haie dans la cour d'honneur ses pages et ses écuyers, et ordonna d'abaisser le pont levis.

Mais bientôt l'épanouissement de son cœur s'éteignit et le sourire se glaça sur ses lèvres.

C'était la comtesse qui rentrait au château au moment où le roi pouvait arriver lui-même.

Cependant M. de Bourbon ne s'était pas décidé à accepter l'hospitalité offerte par Mme de Montchenu, sans avoir au moyen de ne pas être reconnu par son mari ; en effet, l'adroit courtisan avait été maintes fois son compagnon de fêtes et de carrousels. Avant de quitter Chautelle, le duc avait eu soin de couper sa barbe, et ses chevaux étaient plus longs que la mode de la cour ne le prescrivait. Le bonnotin Jonas avait facilement découvert le prince sous l'accoutrement militaire du reître. Il s'était donc concerté avec Pompérant ; d'après le conseil de ce dernier, tandis qu'on se dirigeait vers le château, il avait fait cabrer son cheval, celui de son compagnon s'était emporté, et tous deux s'étaient lancés entraîner à une assez grande distance de leurs nouveaux amis.

Le duc, radiant d'enjouement, était tombé à terre, et au moment où la petite troupe rejoignit les relires. Pompérant était occupé à panser d'un bandeau l'œil gauche de son camarade, dont le visage était tatoué de quelques taches de sang. Ainsi passé, M. de Bourbon était méconnaissable. Quant au capitaine, il avait eu soin, avant de fuir, de teindre en noir sa barbe, ses moustaches, ses cheveux et ses sourcils blonds, ce qui changeait totalement sa physionomie ; il se croyait donc assuré de pouvoir braver impunément la perspicacité de M. de Moncheron.

A continuer.

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

Mercredi, 9 décembre, à 5 heures P. M.

COTON—La demande a été très animée aujourd'hui, mais ne donnant des prix que les détenteurs exigeaient. On a offert 60 cts de strict low middling ou *Liverpool* middling et 60 du middling. Le coton a même middling a été tenu à 70 cents, middling à 70 et davantage. La cote vendue annonce cependant 10 balles de strictement middling à 70 cts, mais on ne peut considérer ce prix comme indiquant l'état exact du marché. Il y a eu, vers la clôture, d'autres transactions qui n'ont pas été annoncées. Il n'a pas été offert de coton à l'encan.

SUCRE—Approvisionnement assez fort et excédant la demande à laquelle on répond à une baisse. Les ventes d'aujourd'hui à 200 boucaults, en divers lots, pour l'Ouest, le Nord et par les spéculateurs à 10½ à 10¾ cts le fair à fully fair et 11